

DE MORÈS ET LAGUÉNIE...

La mort de de Morès, en Afrique, et celle de la baronne de Valley, rue de Penthièvre, passionnent Paris. Les colonnes des feuilles quotidiennes sont pleines de détails sur la fin de celle-ci et de celui-là.

C'est à dégoûter Jaurès et Guesde de taire retentir la tribune française de leurs discours, auxquels on consacre à peine un microscopique compte rendu, tandis que policiers, reporters et chroniqueurs s'agitent pendant des jours, pour mettre au courant des moindres faits et gestes de la Baronne et du Marquis, un public avide, anxieux, insatiable.

Ceux qui lisent le *Libertaire* n'attendent pas que je leur apporte des détails inédits sur les derniers moments des deux victimes. Je me vois et il me voient mal dans le rôle d'un reporter damant le pion à ses collègues et je n'ambitionne en aucune façon le record de l'information.

Ce qu'ils attendent de moi, puisque je consacre cet article à ces deux tragiques événements, ce sont, sans nul doute, quelques considérations personnelles sur cette sensationnelle et double disparition.

Dans la pensée de presque tous il n'y a aucun rapprochement à tenter entre les deux assassinats, et, voir dans ces derniers une quelconque analogie ne peut-être que le fait d'une imagination malade. Dans la fin dramatique de ces deux personnages, un être sensé ne peut distinguer, tout au plus, que d'artificiels points de contact ou de divergence nés d'une simple coïncidence: de Morès et de Valley, deux représentants de la noblesse; le premier possédant la couronne du marquisat, la seconde le tortil des baronnes; le tué de là-bas, jeune, l'assassinée d'ici, vieille; le premier expirant en plein champ, la seconde dans son lit.

Je vois, moi, un autre rapprochement à tenter, instructif celui-là, et hautement significatif.

Je dis que l'un et l'autre sont personnages du même drame, bien que jouant des rôles différents, et j'ajoute que si, dans l'affaire de la rue de Penthièvre, le jeune Laguénie eût été la victime, l'analogie entre ce jeune homme et Morès eût été parfaite.

Un respect idiot de la mort pousse les journalistes, je le sais, à couvrir de fleurs la tombe d'un homme qu'ils ont poursuivi, vivant, de leur haine et de leurs injures. Ceux qui ont le plus insulté de Morès au temps où il bataillait pour Boulanger ou l'Antisémitisme sont les mêmes qui, aujourd'hui, lui tressent les couronnes les plus fleuries, les plus éclatantes.

Ici nous sommes débarrassés de ce préjugé et, mort ou vif, un homme, quel qu'il soit, appartient à cet appareil d'observation que nous promenons sans cesse à travers le monde social pour y étudier ce qui nous intéresse.

Mon appareil me montre l'explorateur de Morès, servant, tout comme Laguénie, d'indicateur.

Il se rend sur le théâtre où s'engagera un jour la décisive partie; le voici en Tripolitaine; il inspecte les lieux, inventorie les objets, dresse un plan exact et détaillé du terrain, s'initie aux usages des habitants, s'informe des voies de communication, mesure l'altitude des montagnes et sonde la profondeur des cours d'eau; il se met au courant de l'administration, des moyens de défense, des richesses, de l'état d'esprit, des relations des diverses populations sur lesquelles on opérera quand l'heure sera venue. Il se présente, l'olivier de la paix précédant sa marche, la bouche souriante des paroles de conciliation et d'amitié sur les

lèvres, les mains chargées de présents et de marchandises, préparant la route aux complices armés de fusils, munis de canons, qui, le moment arrivé, feront irruption dans le pays - pour s'emparer de tout et tuer, au besoin, quiconque résistera.

Je vous le demande, ne vous semble-t-il pas voir Laguénie s'introduisant dans le domicile de l'octogénaire baronne, se familiarisant avec elle, gagnant sa confiance, inventoriant sa fortune, dressant le plan des locaux, s'initiant aux habitudes de la vieille femme, fouillant les meubles, les bahuts, les armoires, les tiroirs, les placards, furetant dans les papiers, en un mot préparant et assurant l'entrée des cambrioleurs et assassins qui, l'heure venue, envahiront la demeure de cette victime, mettront au pillage l'appartement et étrangleront la propriétaire si elle ne consent à se laisser dépouiller?

Je vous le répète; que le triste héros du crime de la rue de Penthievre, surpris dans l'accomplissement de sa sinistre besogne, ait succombé avant le dernier acte du drame qu'il s'était donné la tâche de préparer, et la comparaison serait d'une rigoureuse exactitude.

Je n'ignore pas que cette analogie paraîtra, de prime abord, erronée et provoquera des protestations indignées. Ces indignations seront le fait de gens dépourvus de pénétration philosophique et qui apprécient un acte, les uns à travers le prisme déformateur des préjugés en cours, les autres d'après les acteurs eux-mêmes.

Pour les premiers, Morès est et restera un héros, un champion du progrès, un pionnier de la civilisation, Laguénie est et restera un indicateur, un bandit, un assassin. Pour les Seconds, Morès est et restera une imposante figure de grand seigneur, une sorte de paladin chevaleresque donnant sa vie à une grande cause, Laguénie est et restera le type de l'infime gremlin livrant sa bienfaitrice, pour quelque peu d'or, à une bande de brigands de la pire espèce.

A ceux-ci comme à ceux-là, Laguénie inspire une profonde aversion, de Morès une ardente sympathie doublée d'admiration.

De Morès leur est sympathique parce que porteur d'un litre et d'un nom notoire; parce qu'il est représenté beau, élégant, courageux, téméraire, aventureux; parce que sa mission était entourée de dangers; parce qu'il disparaît après une carrière sinon glorieuse, du moins mouvementée, semée de traits hardis et de légendes quasi-héroïques; enfin et surtout parce qu'il meurt dans le lointain, les armes à la main.

L'autre leur est antipathique, parce qu'il appartient à cette race de jeunes déshérités qu'on flétrit du qualificatif de «*sans aveu*», parce qu'il n'a pas de carrière, parce qu'il n'est ni beau, ni noble, ni élégant, parce qu'il reste, vivant, destiné au châtement; enfin et surtout, parce que, tombé au pouvoir de l'ennemi, il s'est fait lâche, tremblant, délateur et - méprisant la solidarité, oh! le franc individualiste, celui-là! ni rien que cela! - n'a pas hésité, dans l'espoir d'atténuer son cas à lui, à livrer ses amis.

Chacun d'eux, somme toute, travaillait pour soi: Laguénie pour se procurer quelques «*complets*» et quelques gueuletons, de Morès pour conquérir des honneurs et de la gloire, ces oripeaux et ces bons repas des privilégiés qui déjà possèdent élégance et bonne table.

Explorateur, indicateur, mêmes procédés, même mobile.

Que les «honnêtes gens» réclament pour l'explorateur un monument et pour l'indicateur la guillotine. C'est leur affaire. Mais... après?

Quand le marquis aura sa statue, quand la tête du roturier aura roulé dans le panier, les vieilles empiéuses de pièces de cent sous continueront à exciter la convoitise des miséreux sans gîte et sans pain; les populations lointaines continueront à tenter l'esprit d'aventure, la cupidité et l'ambition des privilégiés en

quête de gloire malsaine et de profits malhonnêtes. Les vieilles baronnes continueront à être étranglées et les tribus dites sauvages à être menacées dans leurs biens et leur indépendance. Il y aura simplement un bronze ou un marbre de plus et un vivant de moins.

La belle affaire!

Je demande, moi, qu'on n'aille plus, sous le fallacieux prétexte de civilisation pacifique, tailler de la besogne aux soldats qui iront tuer et se faire tuer pour dépouiller de leur liberté et de leurs terres des êtres qui ne demandent qu'à vivre tranquilles sur le territoire qu'ils habitent.

Je demande qu'il n'y ait plus de jeunes gens livrés - fatalement et désarmés par la misère - aux tentations que leur inspire la vue d'un vieillard avare et riche.

Alors, mais seulement alors, il n'y aura plus d'explorateur tué, d'octogénaire assassinée; on ne songera plus à ouvrir des souscriptions pour élever un monument à la mémoire d'un de Morès; mais il ne sera plus question de donner, place de la Roquette, à l'aube, le spectacle hideux d'une exécution capitale.

Sébastien FAURE.
